



Il y a quelque chose de plus fort que la mort : c'est la présence
des absents dans la mémoire des vivants

Jean d'Ormesson

à

Fifine et Marcel qui ont compté énormément dans notre enfance
toute notre gratitude et notre affection

INTRODUCTION

Dans les années 1951-1953, je devais avoir une douzaine d'années, je me trouvais sur les rochers dans les environs du Cap Falcon. J'accompagnais l'oncle Marcel à la pêche à la ligne. Ce n'était pas la première fois.

Installés inconfortablement sur ces rochers sombres aux arêtes coupantes et acérées comme des lames, nous nous préparions à pêcher. L'oncle avait déjà calé ses lignes de fond prétendument destinées aux mérus qui vivaient dans les profondeurs. Il avait répandu très généreusement le *bromedge* tout autour pour les attirer.

Il faisait à peine jour. Une forte odeur de varech nous envahissait et j'avais un peu froid. Marcel eut tôt fait de s'en apercevoir et me dit, ajustant ses lunettes :

- Bouge, tu auras moins froid, fiston !

Timidement, je sortais de la grande corbeille nos provisions de bouche et la vieille couverture que je mettais précautionneusement à l'abri dans une anfractuosité de la roche. Cette couverture fortement éprouvée nous servait habituellement à nous protéger du vent mais elle servait aussi de nappe au moment de déjeuner, plus souvent de siège pour nous protéger des aspérités abrasives du rocher.

La mer était légèrement agitée, comme le souhaitait Marcel.

- Avec l'eau qui frise et la petite houle qui s'annonce, nous aurons plus de chance d'attraper du poisson qui se montre alors moins méfiant, me dit-il.

La matinée fut longue et le poisson rare. Vers midi, on fit un « break » encore un mot qui avait la faveur de l'oncle.

- Tu as faim je suppose ! Nous allons « casser la croûte » !

Et pendant que nous déjeunions, l'oncle me montra à l'horizon, comme posé sur la mer un long cigare brun légèrement aplati.

- Tu vois cette île au loin. C'est l'île Plane ou *Paloma* , un nom que lui donnèrent les pêcheurs espagnols, probablement parce que de nombreux pigeons y nichent. Un ensemble de rochers dont le plus important mesure 300m sur 100m. Le point culminant

ne dépasse pas les 10m. Complètement déserte, ses fonds sont paraît-il très poissonneux surtout depuis le terrible naufrage !

- Quel naufrage ? lui répondis-je
- Ah c'est vrai, tu l'ignores. Je n'étais moi-même pas encore né. C'était en 1865 peu avant Noël, en pleine nuit, la mer démontée comme jamais. Un navire, le Borysthène, - parti deux jours avant de Marseille pour Oran avec près de 300 personnes à bord,- peu avant l'arrivée se perdit dans la tempête et se fracassa sur les premiers rochers de l'île. Il y eut plus de 50 morts ou disparus. Parmi ces pauvres victimes des hommes mais aussi des femmes et des enfants.
- Aussitôt alertés les Oranais se précipitèrent sur le rivage tout près d'ici aux Coralès et aux Andalouses où déjà arrivaient sur ces plages, portés par les vagues les premiers débris du naufrage et peu après quelques cadavres.

L'oncle Marcel fit une pause pour boire son « jus » un café brûlant qu'il était seul à pouvoir boire et goûter aux *roïcos* à l'anis que tante Fifine nous avait préparés la veille.

J'imaginai alors l'affreuse nuit que durent passer ces braves gens d'autant que l'oncle me donna quelques détails qui obscurcirent son visage.

- Le bateau se trouvait coincé dans la roche et en partie fracassé à quelques mètres seulement du rivage. La partie arrière du Borysthène se sépara du reste presque aussitôt et sombra corps et biens dans l'eau profonde, noire et glacée. Les rescapés qui se trouvaient dans la partie avant étaient dans l'incapacité de gagner le rivage, la mer étant fortement déchainée et les vagues furieuses se succédant à grande vitesse. Quelques courageux matelots tentèrent à plusieurs reprises d'attacher une corde pour relier l'île au navire. Au bout de 4 ou 5 tentatives infructueuses, un homme fortement attaché à une corde, réussit à traverser. On installa un va-et-vient, dispositif marin qui permet de faire passer au-dessus des flots un par un, les naufragés. L'opération assez délicate commença à 3 heures du matin pour se terminer à 9 heures. Lorsque tous les naufragés furent en sécurité, ils étaient à moitié nus et transis de froid car pour certains ils étaient encore couchés dans leurs cabines quand le choc eut lieu. On fit un grand feu avec les planches et le bois recueillis, et on accrocha au-dessus de la grotte où étaient réunis les malades, les femmes et enfants, de longs bâtons portant des mouchoirs blancs afin de signaler la présence de naufragés.
- Le lendemain matin, une barque de pêcheurs espagnols qui passait près de l'île entendit les appels des pauvres naufragés et leur porta secours en y déposant quelques biscuits de mer et en emmenant au port d'Oran un officier du Borysthène prendre contact avec les autorités.
- Dès lors, Oran organisa les secours. On dépêcha par terre un détachement de plus de cent soldats pour organiser et assurer la sécurité et par mer cinq balancelles chargées de vivres et de vêtements chauds ramenèrent au port tous les rescapés.
- Une grande souscription fut organisée dans toute l'Oranie pour venir en aide aux rescapés et à leurs familles.

J'en avais les larmes aux yeux en imaginant ce qui s'était passé cette nuit-là et l'oncle comprit que je voulais en savoir encore davantage sur ce naufrage. Il ajouta :

- On dit que sur le bateau se trouvait un prêtre de Sidi- Bel-Abbès, un saint homme, qui devant la catastrophe et l'épouvante des passagers, les invita à se grouper et à prier pour implorer le Seigneur et lui confier le salut de leurs âmes. La plupart d'entre eux pensaient que c'était la fin.
- Ce même prêtre, peu après, disparut , emporté par une forte vague. Il tenta de s'agripper désespérément au bas du pantalon d'un militaire qui ne put le sauver.
- Un autre témoin rescapé raconte qu'une mère et son bébé furent à leur tour aspirés par une vague furieuse et que le père, un receveur des contributions de Mascara, assistant impuissant à la scène, saute dans l'eau en disant « nous mourrons ensemble ! »
- Un négociant désespéré tente avec un pistolet de se brûler la cervelle. On l'en empêchera.
- Deux jeunes frères originaires de Paris, s'étaient engagés dans le 2^e régiment de ligne et rejoignaient leur corps en garnison à Mascara. L'un d'eux malade pendant toute la traversée, tombe à la mer sous le choc et son frère le ramène par deux fois sur le bateau en plongeant dans les vagues rugissantes, lui sauvant ainsi deux fois la vie !

A ce moment, je revis ces scènes d'horreur, cette désespérance, j'entends ces cris dans la tempête, j'imagine ces malheureux qui se cramponnent comme ils le peuvent pour ne pas être emportés par la lame, ceux qui à bout de forces se laissent glisser vers l'onde profonde, cet homme qui ne peut retenir son épouse et son enfant arrachés par la vague et qui en désespoir de cause préfère les rejoindre dans la mort certaine. Que de destinées cruellement interrompues, que de familles désunies et éprouvées ! Et ces rescapés qui ont vu la mort de près. Combien de nuits resteront-ils éveillés avec ces visions d'apocalypse ? ...



Le naufrage du Borysthène raconté par la Presse

Depuis, j'ai pu lire de la documentation sur ce naufrage et tout particulièrement une lettre écrite par un rescapé, l'aide-major M. Vérette, qui s'adresse à ses parents pour les rassurer. Cette belle lettre écrite peu de temps après la catastrophe est très intéressante car elle nous fait vivre l'événement de l'intérieur. Son intérêt n'a pas échappé aux journalistes de l'époque puisqu'elle figure dans presque tous les journaux.

Voici ce qu'on peut lire dans un journal métropolitain :

« De toutes les relations qui ont paru sur la perte du Borysthène, bâtiment de la Compagnie impériale naufragé dans la traversée de France à Oran, dans nos possessions d'Afrique, aucune ne dépasse celle que nous empruntons au Journal de l'Aisne d'après une lettre particulière de M. Vérette, chirurgien aide-major, miraculeusement échappé à cet épouvantable désastre :

« Oran, ce 26 décembre 1865.

Mes chers et bons parents,

Le navire le Borysthène, qui nous portait en Afrique, s'est jeté sur un rocher le soir ; il s'est brisé en deux et a sombré à une distance d'environ 25 kilomètres de la côte. Comment ai-je échappé à la mort ? Je n'en sais rien. Je l'ai vue de si près que je m'étais résigné. J'attendais mon tour. Notre agonie a duré sept mortelles heures au milieu de la nuit, au milieu des rugissements du vent et des flots. Sur 250 passagers, nous avons eu 70 morts. Bien des détails m'ont échappé de ce drame affreux ; je vais vous raconter ce que j'ai vu.

Il y avait à bord sept ou huit dames, des enfants, un prêtre, des négociants de Marseille, un détachement du 55^e de ligne, envoyé à Tlemcen, des colons, des Arabes, des zouaves, quatre de mes collègues du Val-de-Grâce, MM. Godard, Dogny, Roux et Wéber, puis une vingtaine d'hommes d'équipage... Le vendredi 15, jour de malheur, le commandant du navire nous assura qu'entre dix et onze heures, nous arriverions à Oran. Grande fut notre joie, car c'est vraiment bien triste de ne voir pendant deux grandes journées que le ciel et l'eau ; et puis ce mouvement perpétuel du navire vous fatigue et vous ennuie ; on soupire après la terre. Au dîner, il y eut beaucoup de gaité. A huit heures on bouclait ses sacs de nuit pour être plus tôt prêts à débarquer. A neuf heures et demie du soir, nous étions encore sur la dunette à causer. La mer devint tout à

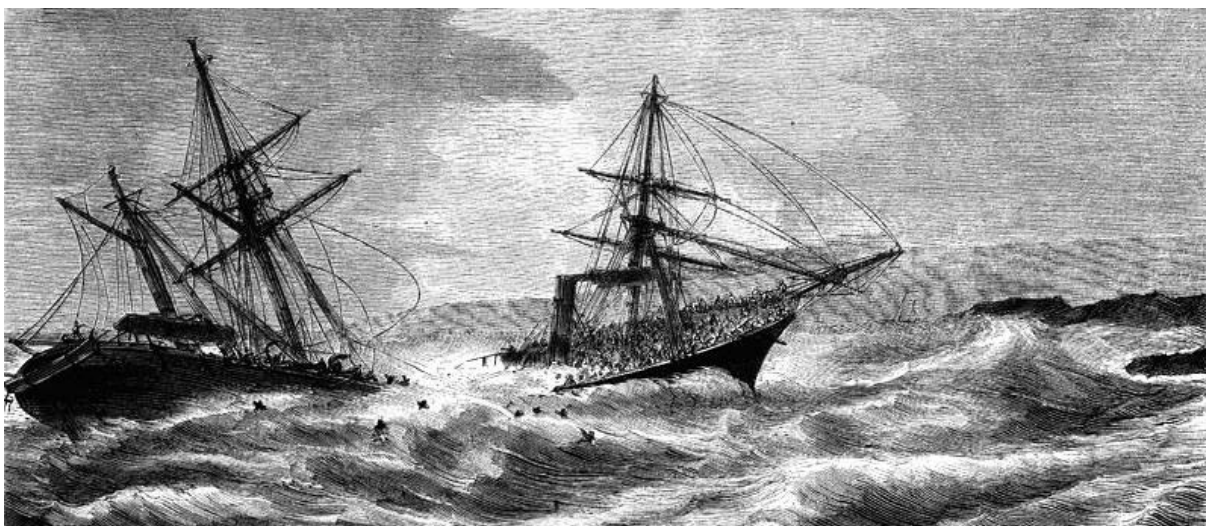
coup plus mauvaise ; j'allai me coucher ; mais le roulis m'empêche de fermer les yeux ; je m'en plains à mon voisin qui ne répondit pas : il dormait comme un bienheureux.

Je sommeillais cependant depuis environ une heure, quand j'entendis une voix crier : « Stop, nous sommes dessus, machine en arrière, vite ! ». Puis le bruit sourd de l'hélice cessa de se faire entendre ; le bâtiment sembla s'arrêter, on courait sur le pont... « Allons, allons, dis-je à mon voisin, nous sommes arrivés, nous entrons dans le port, on manœuvre en haut. » Tout en disant cela et comme saisi d'un vague pressentiment, je saute à bas de mon hamac pour monter sur le pont. Au même instant un craquement terrible, indéfinissable, se fait entendre, accompagné de secousses si violentes que je tombai à terre ; puis j'entends un matelot qui crie : « Mon Dieu nous sommes perdus, priez pour nous ! » Nous venions de toucher le rocher et le navire s'entrouvrait ; l'eau entraînait dans la cale, on l'entendait bouillonner. Les soldats qui couchaient sur le pont, se sauvent pêle-mêle, n'importe où, en poussant des cris affreux ; les passagers à demi-nus s'élancent hors des cabines ; les pauvres femmes s'accrochaient à tout le monde en suppliant qu'on les sauvât. On priait le bon Dieu tout haut. On se disait adieu. Un négociant arme un pistolet et veut se brûler la cervelle, on lui arrache son arme. Les secousses continuaient ; la cloche du bord sonnait le tocsin, mais le vent mugissant affreusement, la cloche n'était point entendue à 50 mètres. C'étaient des cris, des hurlements, des prières. C'était je ne sais quoi d'affreux, de lugubre, d'épouvantable, jamais je n'ai vu, jamais je n'ai lu de scène aussi horrible, aussi poignante. Être là, plein de vie, de santé, et en face une mort que l'on croit certaine, et une mort affreuse !

En ce moment suprême et indescriptible, M. Moisset nous donna à tous la bénédiction. La voix pleine de larmes de ce pauvre prêtre recommandant à Dieu 250 malheureux que la mer allait engloutir remuait toutes les entrailles. Presque au même instant le navire versait tout entier sur la côte. Nous avions de l'eau jusqu'aux épaules ; il fallut nager jusqu'à la rampe de l'escalier qui conduisait sur le pont ; c'est alors qu'on n'entendit plus un cri, chacun se sauvait sans proférer une parole. Arrivé au bas de l'escalier, j'aperçois Dogny nageant près de moi. Nous montons tous deux, mais arrivés en haut, la porte était fermée, et nous entendions crier : « Gare, le grand mât va tomber ! » On l'abattit à coups de hache, mais bientôt une lame enlevait les matelots occupés à ce travail.

Au haut de l'escalier se trouvait un petit tambour en tôle qui en recouvrait l'entrée. Deux petites lucarnes étaient pratiquées dans le tambour, la porte étant fermée nous ne pouvions l'enfoncer, et Dogny me dit : « Nous sommes perdus, l'eau monte dans l'escalier ! » En passant la tête par la lucarne que vois-je ! Roux, Godard et Wéber, accroupis sur le haut du tambour et se cramponnant comme ils pouvaient. Ils m'aperçoivent et me crient : « Vite, Vérette, vite, passe par la lucarne, nous sommes perdus ! »

Croquis relevés sur Internet



Le bateau, après avoir pénétré dans les premiers récifs, se coupe en deux.



Le bateau coupé en deux, seule la partie avant demeure.

Ils m'ont tiré tant et si bien que je suis passé et Dogny ensuite. Nous voilà donc tous les cinq sur un espace où trois personnes auraient été fort gênées, derrière nous la mer furieuse, à droite la mer encore ! Au bout d'une minute, nous entendons des cris, c'était l'arrière tout entier du navire qui craquait et s'engouffrait tout d'un coup, entraînant avec lui une vingtaine de personnes, puis le silence ! La nuit était noire et les vagues d'une phosphorescence telle qu'elles nous retombaient sur le dos comme une pluie de feu ; cela sentait l'éther, la créosote. Jamais je n'avais vu cela. Les lames balayaient le pont avec une rage inouïe, entraînant tous ceux qui ne se cramponnaient pas ; on les entendait venir de loin et quand elles arrivaient on baissait la tête

et on se serrait les uns contre les autres. Nous en avons reçues de si violentes que nous craignions que le tambour de l'escalier sur lequel nous nous trouvions ne craquât et ne nous entraînât dans sa chute. Wéber me disait : « Vérette, nous allons mourir, mais si un de nous se sauve, qu'il jure d'écrire à nos parents aussitôt qu'il le pourra ».

Nous nous sommes serré la main plus de dix fois en nous disant adieu. Les vagues ne nous laissaient plus de repos. L'eau nous coulait dans le dos, nous en avions pleins les yeux et la bouche. Quand une vague balayait le pont, on voyait encore se détacher quelqu'un d'un groupe glisse sur la pente inclinée du pont ; le malheureux criait : « O mes amis ! » La vague se retirait en l'emportant, et c'était tout ; d'autres criaient : « Soutenez-moi, je glisse, je suis perdu ! » Un contrôleur des hypothèques voit sa femme enlevée par une lame, elle avait son enfant de dix-huit mois sur les bras ; ne pouvant la retenir, il saute dans la mer en disant : « Nous mourrons ensemble. » Le vicaire, M. Moisset, a coulé près de moi, je lui ai tendu la main, mais il l'a manquée et il s'est accroché au bas de mon pantalon ; le morceau lui est resté dans la main et la lame l'a enlevé.

Vers trois heures du matin, nous essayâmes de quitter notre refuge et de grimper sur le bord non submergé du navire ; mais, pour accomplir ce trajet, il nous fallait franchir un espace de trois ou quatre mètres en montant une pente presque verticale et glissante comme du savon gras, impossible de tenter une pareille escalade, d'autant plus qu'il fallait grimper dans l'intervalle de deux vagues. On nous jeta alors une corde que nous nous passâmes autour du corps, et les soldats qui avaient pu réussir à se mettre à cheval sur le bord qui était hors de l'eau nous montèrent chacun notre tour. En arrivant, un soldat me reconnut : « C'est vous, M. le Major, me dit-il, donnez-moi la main, tenez-vous bien et laissez-vous aller. » Il me hissa ; après-moi, Dogny, Roux, Godard et Wéber. On organisa alors avec une corde une espèce de va-et-vient, car à 50 mètres de nous environ se trouvait le gros rocher contre lequel nous avions échoué, mais le tout était de se porter sur le rocher. La corde devait nous servir de pont volant.

« On mit un canot à la mer il fut brisé en mille morceaux ; un second eut le même sort et les quatre marins qui le montaient furent engloutis. C'est alors qu'un matelot nommé Leblanc, à qui nous devons tous la vie, s'attacha la corde autour des reins et se lança dans les flots à la grâce de Dieu. Cinq fois, avec un courage surhumain, il tenta l'abordage, cinq fois il fut repoussé et meurtri ; enfin, il atteignit le rocher et fixa la corde. Nous passâmes alors sur ce pont volant.

« A 9 heures du matin, tout le monde était sur le rocher. On se compta ; il y avait 70 morts. La mer en amena trois sur le rocher, on leur prit leurs souliers et on les donna à ceux qui n'en avaient plus. On fit du feu avec les planches des canots brisés et l'on mit des mouchoirs blancs en haut de grands bâtons pour être aperçus et secourus. C'était alors notre seule cloche d'alarme. Le rocher forme une petite île complètement dépourvue de terre, aride et à pic, pas d'eau à boire et rien à manger, transis de froid, mouillés jusqu'aux os, pouvant à peine nous tenir sur nos jambes, tant nous étions épuisés ; voilà notre situation !

Enfin vers midi, une balancelle, montée par des corailleurs espagnols, aperçut nos signaux et la fumée de nos feux ; elle approcha et nous jeta un sac de biscuits de mer, du pain et du tabac, puis cingla vers Oran pour annoncer notre naufrage.

« L'après-midi il plut. On fit placer dans les anfractuosités du rocher, à l'abri de la pluie, les femmes, les enfants et les malades ; les soldats donnaient leurs capotes à ceux qui s'étaient sauvés de leurs cabines sans être vêtus. On passa la nuit sur les rochers autour des feux que nous avions allumés. Pendant ces deux jours, nous couchâmes à la belle étoile, nous chauffant avec des herbes sèches et avec les débris du navire et allant puiser dans les creux du rocher de l'eau de pluie mêlée avec l'eau de mer.

C'est là que je connus, chers parents, les premières privations : nous avions deux fois par jour, pour tout repas, un petit morceau de pain gros comme un œuf de poule, et rien à boire ! Enfin le dimanche 17, à dix heures du matin, nous vîmes arriver cinq balancelles espagnoles. On s'embrassait, on se serrait dans les bras l'un de l'autre : nous étions sauvés. On monta d'abord les femmes, les enfants et les malades, puis tout le reste suivit.

« A une heure de l'après-midi, nous entrions dans le port d'Oran, où une foule immense nous attendait sur le quai ; tout le monde nous tendait les bras ; les hommes agitaient leurs chapeaux en l'air et les dames leurs mouchoirs. Nous avions les costumes les plus bizarres ; ainsi Mme Munier, dont le mari est conservateur des hypothèques à Mascara, avait une capote de soldat ; son mari avait ses pieds enveloppés dans des morceaux de pantalon déchiré, etc.,...etc.,,

Moi, j'avais ma tunique, plus de képi, mais un mouchoir autour de la tête, mes bottes abîmées comme tout le reste par l'eau de mer, le pouce de mon pied passant au travers, mon pantalon arraché par ce pauvre prêtre qui s'était noyé et je ne pouvais plus me tenir sur mes jambes en arrivant à terre. J'étais hébété et je croyais rêver.

« J'ai tout perdu, mes malles, mes chiens, pauvres bêtes ! Je n'ai pas eu le temps de les détacher. J'ai sauvé ma giberne que j'avais passée autour de moi au moment du naufrage, ma montre, ma trousse qui se trouvait par hasard dans ma poche, mon revolver que j'avais mis à la hâte dans ma ceinture, mais tout cela dans quel état ! Enfin ma couverture de voyage, celle que tu m'as donnée au départ, bonne mère, les vagues l'ont amenée sur le rocher le lendemain matin ; un soldat me l'a rapportée. »

Le 15 décembre 1865, les côtes de l'Algérie ont été le théâtre d'un événement tragique. Par une nuit de mauvais temps, le paquebot à vapeur le Borysthène, ayant touché sur un récif, près d'Oran, l'arrière du navire s'est englouti instantanément, entraînant soixante-dix personnes dans l'abîme. Pendant deux jours, cent quatre-vingts marins et passagers sont restés accrochés aux flancs du navire ballotté par la mer, ou entassés sans ressources sur un rocher désert. Dans une lettre adressée à sa famille, M. Vérette, aide-major, passager à bord et échappé au désastre, a fait de cette scène émouvante la narration qu'on vient de lire.

17 décembre 1865- AKHBAR- Journal de l'Algérie

M. le Gouverneur général a reçu du Général commandant la province d'Oran la dépêche suivante, qu'il croit devoir porter immédiatement à la connaissance du public :

« Oran, 16 décembre 1865, à 2h. 55m. du soir.

Le Borysthène, grand paquebot des Messageries impériales, s'est perdu hier, vers 10 heures du soir, sur le cap Blanc, à l'ouest du cap Falcon.

Les passagers, au nombre de 200, se sont réfugiés sur l'île Plane.

Ces nouvelles sont apportées par un officier du bord et un mécanicien.

On active l'envoi du secours. »

19 décembre 1865- AKHBAR- Journal de l'Algérie

Alger le 18 décembre 1865,

Naufrage du Borysthène

Hier dimanche, la dépêche télégraphique suivante a été communiquée à la population d'Alger

Dépêche télégraphique

Oran, le 17 décembre , à 2h du soir,

« Le Général commandant la province, à Monsieur le Sous-Gouverneur à Alger,

Hier en vous annonçant la perte du Borysthène, je vous transmettais une nouvelle qui me parvenait sur le moment . Aussitôt, des balancelles espagnoles, chargées de vivres, de vin, de tentes et de couvertures prenaient la mer, emmenant le commissaire de la marine. Par la voie de terre, je dirigeais vers la plage correspondant à l'île Plane des vivres et effets de toute espèce, 40 Chasseurs d'Afrique, 200 Zouaves, une brigade de gendarmerie et 8 prolonges, un sous-intendant et deux médecins adjoints à ce détachement. Le général Legrand se rendait sur les lieux. Le général rentre à l'instant et en ce moment les balancelles espagnoles, chargées de naufragés, entrent dans le port ; une d'elles a déjà débarqué une cinquantaine de personnes. Le nombre des passagers du Borysthène devait être d'environ 300 ; 30 à 40 ont dû périr ; de ce nombre le commandant Juge du génie, et le capitaine Lafond, du 2^e Chasseurs. Je suis sans détails précis sur l'évènement ; il est difficile d'en tirer de gens ahuris, que la gravité de la situation, le froid et les privations ont hébétés. Il paraît toutefois certain que le bâtiment s'est perdu sur l'île Plane, que l'avant ne pouvant se dégager, l'arrière s'en est séparé, que ni la correspondance, ni aucun colis n'ont pu être sauvés. On me signale à l'instant le passage à Arzew de la Gorgone, se rendant sur le lieu du sinistre. Voici quelques détails que nous tenons de source officielle, d'après une dépêche télégraphique, datée d' Oran le 18 décembre, voici les circonstances du naufrage du Borysthène :

« Il était 10 heures du soir, la mer était forte, le bâtiment filait 10 nœuds, on se croyait dans les parages de Mers-el-Kébir, mais le feu ne paraissait pas. Le capitaine inquiet, envoya dans les hunes le second pour le découvrir, lui déclarant qu'il mettrait le cap au Nord si le phare n'était pas en vue ; le second ne vit rien, il descendait lorsque le bâtiment éprouva une violente secousse et s'engagea de l'avant au milieu des pointes rocheuses qui bordent l'île Plane. Le capitaine ordonna d'abattre la mâture pour établir une communication entre le bâtiment et les rochers, mais pendant l'opération le bâtiment chavira du côté opposé où l'on essayait d'abattre les mâts, l'arrière se détacha de l'avant et la lame balayant le pont entraîna bon nombre de passagers ; le va-et-vient ne put être établi entre l'îlot et les passagers que vers 3 heures du matin. Tout se passa dans le plus grand ordre, et vers les 9 heures du matin, le capitaine rejoignait sur l'îlot les passagers mis en sûreté.

Dès le matin, une barque de corailleurs avait communiqué avec l'îlot et avait été déposer à terre un des officiers et le mécanicien du Borysthène, ceux-là même qui arrivaient dans l'après-midi à Oran, apportant la première nouvelle du sinistre. Tous les naufragés hier sont dans un dénuement complet ; ils sont l'objet des soins les plus pressés. »

Nous donnons encore quelques renseignements que nous avons pu nous procurer :

Le Borysthène s'est perdu entièrement, navire, cargaison, registres du bord, au Nord de l'île Plane, à 200 m environ de l'accore de l'île, le vendredi, à 10 heures du soir.

Ce n'est que dans la journée d'hier que l'on est parvenu à sauver les naufragés au nombre de 300 environ. Une trentaine s'est noyée, mais on ne connaît pas les noms de ces malheureuses victimes, à cause de la perte des listes des passagers. On cite cependant au nombre des noyés, le second du bord, six matelots, le commandant du génie Juge, le capitaine Lafond. L'on a effectué le sauvetage au moyen de balancelles expédiées d'Oran, dès que l'on a connu l'échouage et que le temps l'a permis. Déjà le général Legrand avait expédié sur la plage, en face de l'île, des secours de toute nature, en hommes, en habillements et en vivres. La Gorgone elle-même a rétrogradé d'Arzew pour se rendre sur les lieux du sinistre ; elle a trouvé l'île évacuée entièrement hier à trois heures du soir, et avait rencontré la balancelle qui ramenait les derniers naufragés, au nombre desquels se trouvait le capitaine, qui, fidèle à son devoir, avait pensé à ses passagers avant de quitter l'île.

21 décembre 1865- AKHBAR- Journal de l'Algérie

Naufrage du Borysthène

Nous nous faisons un devoir de donner, d'après nos informations personnelles, des détails sur les circonstances malheureuses qui ont suivi le naufrage du Borysthène. Parmi les victimes qui ont trouvé la mort dans cette affreuse catastrophe, on compte six personnes de l'équipage (Renoux femme de chambre, Mercier, Germain, Rancurel, Maxime). Le nombre des passagers qui ont péri ne peut être encore exactement fixé. On désigne MM. Juge, Ogley, Lafond, un prêtre, deux ou trois femmes, deux enfants. Vingt-cinq militaires ont été enterrés hier à Oran. Il est impossible d'arriver au bateau, dont une partie de l'avant existe seule, couchée sur le tribord. L'arrière, jusqu'à la machine, a complètement disparu. On estime que le sauvetage sera fort difficile. Avec le calme il sera peut-être possible de sauver quelques bagages et une faible partie du matériel.

22 décembre 1865- DERNIER COURRIER

Ain-el-Turck

C'est pendant l'édilité de M. Gouvion qu'eut lieu, le 15 décembre 1865, M. Vassas étant adjoint au maire, le naufrage du « Borysthène », sur l'île Plane. Ce paquebot, des Messageries Impériales, était parti de Marseille le mercredi 13 décembre 1865, à 5 heures du soir, pour Oran, avec 257 passagers, dont 104 hommes du 55^e de ligne, 55 militaires voyageant isolément et 46 passagers de 3^e et 4^e classes. A 9 heures et demie du soir, le 15 décembre, la mer houleuse depuis quelques heures, devint très mauvaise ; tous les passagers étaient couchés, lorsque, vers les 11 heures, un craquement terrible se fit entendre. Le navire venait de toucher l'île Plane.

Heureusement que l'avant s'était engagé entre deux récifs, ce qui permit le va-et-vient des passagers du bateau jusqu'à l'île. Le sous-lieutenant Roy commandait le détachement du 55^e de ligne. Il fit l'appel de ses hommes sur l'île Plane, dix-sept soldats manquaient, leurs corps furent retrouvés, plus tard, du cap Lindles jusqu'à Bougie, et reconnus par l'écusson et le matricule. En tout 54 personnes avaient disparu. Il n'y avait à cette époque, ni phare ni sémaphore signalant l'île Plane. Le sinistre s'étant produit la nuit, les pauvres naufragés pouvaient rester longtemps sans secours ; massés au point culminant de l'îlot, ils ne formaient plus qu'une grappe humaine, sur laquelle la pluie faisait rage, tandis que les vagues furieuses se brisaient avec fracas contre ce petit îlot, distant de 3 milles de la côte.

Ain-El-Turck n'apprit le désastre que le lendemain à la première heure. La nouvelle fut apportée par un officier commandant un détachement. Il venait trouver M. Vassas, adjoint au maire, pour réquisitionner les habitants, afin de porter secours aux malheureux naufragés. Toute la population, coupant droit à travers les dunes, se précipita à la hâte dans la direction du sinistre, mais arrêtée aux Corallès, la mer était démontée et accumulait dans la crique : cadavres, caisses de pétrole, marchandises diverses. Par intermittences, un soleil blafard éclairait l'île Plane et la silhouette des naufragés, qu'il était impossible de secourir par terre. Pendant que l'officier prenait, avec l'adjoint au maire, les mesures nécessaires pour assurer le service d'ordre, cinq balancelles arrivaient d'Oran, toutes voiles ouvertes prenant ainsi de grands risques pour arriver plus vite. Il faut souligner le courage de ces hommes, pêcheurs et marins, qui n'hésitèrent pas à se porter volontaires pour sauver ce qui pouvait encore l'être. Les survivants étaient sauvés. A 1 heure de l'après-midi, ils débarquèrent à Oran dans un état de fatigue et de dénuement extrême, après être restés au milieu des transes, depuis le vendredi 15 décembre à 11 heures du soir, jusqu'au dimanche à 10 heures du matin, c'est-à-dire pendant 35 heures. « L'Echo d'Oran » ouvrit une souscription pour les sinistrés ; elle rapporta 12.000 francs.

22 décembre 1865 - AKHBAR Journal de l'Algérie

Mare Soevum !

« *mare soevum* » (mer cruelle) disaient les Romains en parlant de la Méditerranée. Le mot est resté : aussi bien ; chaque année qui s'écoule ajoute une page nouvelle à l'histoire des naufrages. - L'hiver est la saison maudite- on se confie, insouciant et joyeux, au navire qui vous emporte : on rit, on chante, on rêve ; les heures fuient, rapides. Mais tout à coup la scène change : la mer moutonne puis bat furieuse, les flancs du navire ; le vent hurle ; et l'on croit entendre, mêlées aux sifflements de la tempête, les voix de démons ailés redire en chœur le sinistre refrain de la ballade : « Hourah ! Hourah ! Les morts vont vite ! » Bientôt sans doute, nous connaissons dans toute leur sublime horreur les détails qui ont précédé et suivi la perte du Borysthène, - ce rapide pyroscaphe dont il ne reste plus, aujourd'hui, que l'image photographique actuellement exposée à la librairie Dubos.- Mais, en attendant ces détails, qu'on nous permette d'indiquer en quelques lignes la situation géographique de l'îlot contre lequel le navire a donné, dans cette fatale nuit du 15 décembre.

L'île Plane s'élève à quatre milles au plus des côtes, et au centre de la baie qui sépare le Cap Falcon et le Cap Lindlès. Sa plus grande dimension est dirigée de l'Est à l'Ouest. Vue de la mer et de la plage, elle paraît basse, et, pour ainsi parler, noyée dans les vagues ; mais ce n'est là

qu'un effet d'optique ; en réalité, elle présente quatre ou cinq sommets aplatis distincts entre eux et de hauteur à peu près égale. Les oiseaux de proie l'habitent seuls. - Simple remarque : Si le Cap Falcon était pourvu d'un phare, peut-être, en dépit des courants, le Borysthène eut-il évité la roche sur laquelle il s'est brisé.

« Mare soevum ! » oui, le mot est juste... car la liste serait longue des navires et des hommes qui, depuis la conquête seulement, ont disparu dans les flots.

22 décembre 1865 - DERNIER COURRIER

Naufrage du Borysthène

Marseille 21 décembre,

Le Courrier d'Algérie est arrivé hier avec un retard de vingt-quatre heures, motivé par les mauvais temps qui règnent sur la côte méditerranéenne de l'Afrique. Il nous a apporté la nouvelle de la perte du Borysthène, un grand paquebot des Messageries impériales qui, d'après une dépêche d'Oran, 16 décembre, à deux heures cinquante-cinq minutes du soir, a fait naufrage le 15, vers dix heures du soir, sur le Cap Blanc, à l'Ouest du Cap Falcon.

Les passagers, au nombre de 200, se sont réfugiés sur l'île Plane. Dès qu'on a appris ces nouvelles, apportées à Oran par un officier du bord et un mécanicien, des secours ont été immédiatement envoyés sur les lieux du sinistre, le gros temps au large continuait et la mer était très forte. Par le *Thabor*, entré ce matin dans notre port, venant d'Alger, nous avons de tristes détails fournis par les journaux de la colonie sur cet horrible sinistre.

26 décembre 1865 - MESSAGER DU MIDI

Naufrage du Borysthène

On lit dans le Nouvelliste de l'Algérie du 20 décembre : Nous nous faisons un devoir de donner, d'après nos informations personnelles, des détails sur les circonstances malheureuses qui ont suivi le naufrage du Borysthène.

Parmi les victimes qui ont trouvé la mort dans cette affreuse catastrophe, on compte six personnes de l'équipage (Renoux, femme de chambre, Mercier, Germain, Rancurel, Maxime). Le nom des passagers qui ont péri ne peut être encore exactement fixé. On désigne MM. Juge, Ogley, Lafon, un prêtre, deux ou trois femmes, deux enfants. Vingt-cinq militaires ont été enterrés hier à Oran. Il est impossible d'arriver au bateau dont une partie de l'avant existe seule, couchée sur tribord. L'arrière, jusqu'à la machine, a complètement disparu. On estime que le sauvetage sera fort difficile. Avec le calme, il sera peut-être possible de sauver quelques bagages et une faible partie du matériel.

27 décembre 1865 - AKHBAR

Naufrage du Borysthène

On lit dans l'Echo d'Oran du 19 :

Un sinistre épouvantable est venu, samedi dernier jeter la désolation au milieu de la population de notre ville : le bateau à vapeur le Borysthène, faisant le courrier entre Marseille et Oran, s'était perdu, la veille, sur l'île Plane, en face la plaine des Andalouses, à vingt kilomètres ouest d'Oran, vers 10 heures du soir. Cette nouvelle, qui s'est propagée avec la rapidité foudroyante qui caractérise toujours l'annonce d'un événement désastreux, a été apportée en ville, à deux heures du soir, par un officier du bateau, qu'une barque de corailleurs, se trouvant par hasard sur les lieux du sinistre, avait pris et débarqué sur la côte du Cap Falcon. Les renseignements vagues que cet officier, sous le coup d'une émotion facile à concevoir, avaient pu fournir laissaient un large champ aux hypothèses que peut enfanter l'imagination, ayant encore frais le souvenir du sort du *Sahel*, du *Céphyse* et de l'*Atlas*. Aussi était-on impatient de connaître les détails d'un semblable malheur.

Hâtons-nous de dire que la plus grande partie des passagers et de l'équipage a pu être sauvée ; on estime le nombre de victimes à quarante personnes environ. A peine cette douloureuse nouvelle circulait-elle sur les quais du port, que le patron de la balancelle anglaise, le *Scorpion*, le sieur Nicolas Constantini, après avoir chargé des vivres qu'il s'est procuré de ses propres deniers, a réuni son équipage et quelques hommes de bonne volonté, et s'est mis immédiatement en route, malgré l'état on ne peut plus dangereux de la mer. Nous aimons à mentionner d'abord ce beau trait de dévouement, à cause de sa spontanéité, et, surtout des conséquences heureuses qu'il a eues et dont nous parlerons plus loin.

De son côté, l'administration des Messageries impériales expédiait aussi, par une barque de pêcheurs, le *Saint-Joseph*, patron Roque Androvère, des vivres et des couvertures.

Quelques moments après, M. le Procureur impérial, M. le Maire, M. Dubouch, agent des Messageries, et M. le Sous-intendant Laurent, se transportaient à Ain-El-Turck, pour assister aux opérations de sauvetage ; M. le général Legrand, M. le Préfet et M. L'Ingénieur des ponts-et-chaussées, n'ont point tardé à suivre la même voie. Des cavaliers et des prolonges du train, chargés de vivres et d'objets d'ambulance ont été dirigés sur le même point. Enfin, plusieurs personnes, attirées par un intérêt plus ou moins direct, ou par le désir louable de prêter leur concours, ont pris la même route.

Voici maintenant, d'après les renseignements qu'il nous a été possible de recueillir au milieu des mille versions que chacun racontait, quelques détails sur ce fatal événement.

Depuis que le choléra a éclaté à Marseille, les bateaux des messageries affectés à la ligne d'Oran, ne touchent plus à Valence. Cette circonstance fait gagner sur le trajet le temps perdu dans les eaux espagnoles ; de sorte que, généralement, les courriers arrivent à Oran dans la nuit du vendredi au samedi, ou bien le samedi matin de très bonne heure.

Le Borysthène, un des plus solides bateaux de la compagnie, partit de Marseille, mercredi dernier, à quatre du soir. Poussé par un vent violent ayant tous les caractères d'une tempête, il filait sous cette énergique impulsion environ douze nœuds à l'heure. Vers les dix heures de la soirée de vendredi, le ciel était couvert de gros nuages noirs et d'abondantes ondées de pluie se mêlaient à la rafale. A ce moment, le feu de Mers-el-Kébir ne pouvait être vu. Fortement préoccupé de ne pas découvrir ce phare, dans le voisinage duquel il jugeait devoir se trouver, le

second du bateau, M. Renoux, monta dans les haubans pour interroger l'horizon : il aperçut aussitôt devant lui la masse noire d'un rocher sur lequel le bateau s'élançait en ce moment, avec toute la rapidité de ses douze nœuds de vitesse.

Une secousse terrible, un immense craquement jeta aussitôt l'épouvante et la consternation parmi les passagers couchés pour la plupart dans les cabines, mais tous dormant avec cette sécurité que donne l'espoir de toucher au but d'un pénible voyage. Par l'effet de la secousse, le second fut jeté à la mer, et son corps s'engouffra dans les énormes vagues que la tempête poussait contre le récif. On fit faire machine en arrière dans l'espoir de dégager le bâtiment ; à la suite de cette manœuvre le bateau pivota sur lui-même et s'inclina sur le côté de tribord ; quelques secondes après le grand mât s'abattait, entraînant avec lui l'arrière du bâtiment qui roula avec tout ce qu'il contenait dans les profondeurs de l'abîme. L'avant resta sur le rocher exposé aux attaques réitérées des vagues, et portant accrochés aux cordages, aux bastingages, à toutes les saillies, une masse de passagers.

Rien ne saurait dépeindre les mille et une péripéties lugubres qui se déroulaient alors. Comment, en effet, retracer les incidents cent fois multipliés de ce drame terrible ayant pour théâtre un pont de bâtiment en partie immergé, éclairé par les phosphorescentes et sinistres lueurs des vagues se détachant sur le fond d'une nuit des plus profondes, au milieu des rugissements de la tempête mêlés aux cris désespérés des mourants, des femmes, des enfants jetant un suprême adieu à la vie, à tout ! L'imagination effrayée recule devant une tâche aussi lamentable.

Qui n'a été douloureusement impressionné à la lecture du chapitre des Misérables : - Un homme à la mer ! – Eh bien ! ici, la fiction pleine d'art et d'émotion de l'illustre poète revêtait le caractère de la réalité la plus poignante, multipliée par le nombre des naufragés, deux cent cinquante, trois cents, que sait-on ?

Cependant, les personnes qui avaient conservé un peu de sang- froid au milieu de cette chose indescriptible, songèrent à organiser des moyens de sauvetage. Une d'elles, dont nous regrettons d'ignorer le nom, se dévoua pour porter sur l'île, à la nage, une corde qui fut amarrée solidement à bord et à un rocher. Il devint possible d'organiser ainsi une espèce de va-et-vient, à l'aide duquel les personnes encore vivantes furent transportées successivement sur l'île. L'acte de dévouement dont nous venons de parler ne fut point le seul qui fut inspiré dans cette périlleuse circonstance : on nous en a raconté une multitude d'autres que nous ne pouvons reproduire, mais qui témoignent autant d'abnégation que d'héroïsme.

L'île Plane forme une espèce de plateau rocheux et aride de 3 à 400 mètres de diamètre, élevée de 40 mètres environ au-dessus de l'eau, et entourée de récifs ; sa distance ferme est de 6 à 7 kilomètres. Cette île servit de refuge à tous ces malheureux ; ils avaient la vie sauve, il est vrai ; mais ils étaient exposés au froid, à la faim, à une pluie diluvienne, dépourvus de toute espèce de ressources, et la plupart à peine couverts.

La balancelle *le Scorpion*, dont nous avons parlé au commencement de notre récit, put aborder l'île vers les cinq heures du soir du samedi ; malgré l'état de la mer et les difficultés de l'abordage. Son patron fut assez heureux pour jeter à terre une partie des vivres qu'il avait embarqués, et pour prendre à son bord quatre-vingts ou quatre-vingt-dix passagers, qui furent

aussi bien soignés que les circonstances le permettaient. Quelques heures plus tard, le bateau pêcheur, parti après *le Scorpion*, aborda à son tour, et distribua les vivres et les effets dont il était porteur. Sans le dévouement et le courage des équipages de ces deux bateaux, qui ont travaillé toute la nuit au sauvetage de quelques personnes restées à bord, ces malheureux étaient exposés à passer une deuxième nuit, plus mauvaise que la première, à cause de leur état d'affaiblissement .

N'y a-t-il pas lieu, en présence de ces faits, de regretter que le port d'Oran soit dépourvu d'un bateau à vapeur stationnaire ? Quels immenses services n'aurait-il pas rendus dans cette circonstance !...

A deux heures du matin de la journée de dimanche, d'autres balancelles appartenant aux compagnies Fouque et Barthe, partaient du port d'Oran, ayant à bord des vivres et des effets de campement mis à la disposition des Messagerie Impériales, avec un empressement des plus louables, par l'autorité militaire. Elles abordaient l'île au petit jour. Le reste des passagers fut pris par elles, et tout le convoi, composé de cinq bateaux, fit voile pour Oran, où il arriva vers les deux heures du soir. Une foule énorme et anxieuse attendait. Sur le port les naufragés. C'était un spectacle à fendre l'âme que de voir ces malheureux échappés miraculeusement à la mort, tous dans un état de dénuement complet, ne sachant pour la plupart de quel côté diriger leurs pas. A cet égard et sans récrimination contre personne, nous devons manifester notre surprise de ce que les dispositions n'aient pas été prises, par qui de droit, pour recevoir ces malheureux. Nous aurions désiré les voir conduire dans un hôtel quelconque, où ils auraient trouvé les soins et les soulagements que réclamait leur situation, en attendant qu'on fût venu à leur secours par d'autres moyens. M. le commissaire de marine avait réussi à se faire transporter sur le rocher ; il y est resté jusqu'à l'embarquement du dernier homme. M. le général Legrand, M. le Préfet, M. Aucour, M. le Procureur impérial et M. Dubouch, voyant leur présence inutile à Ain-El-Turck, sont rentrés à Oran dès qu'ils ont vu les balancelles prendre la direction du port ; ils sont arrivés après le débarquement des passagers.

Après avoir parlé du beau dévouement des équipages du *Scorpion* et du *Saint-Joseph*, il convient de faire l'éloge des bateaux corailleurs qui, dès samedi matin, trouvaient moyen d'aborder l'île, distribuant les quelques provisions qu'ils possédaient, et portaient à terre les personnes qui vinrent annoncer la nouvelle du sinistre. Les équipages des compagnies Barthe et Fouque ont également fait preuve de beaucoup de zèle.

En écrivant la relation de ce douloureux évènement, nous avons dit que M ; le Maire s'était transporté sur le lieu du sinistre : c'est M. le Commissaire, chef de la police, qu'il faut lire ; la boîte du bord a été retrouvée sur la plage des Andalouses ; les quelques dépêches qu'elle contenait en très mauvais état, ont été distribuées hier à leurs adresses, c'est cette heureuse circonstance qui nous permet de donner aujourd'hui les dernières nouvelles de France et la correspondance commerciale de Marseille. Une enquête sur les causes de ce sinistre a été commencée mardi par M. le Procureur impérial, M. le Commissaire de marine et M. le Président du tribunal de commerce. Par un surcroît de fatalité, les communications télégraphiques qui nous relient avec la France ont été rompues juste au moment où la nouvelle du sinistre était expédiée à Marseille. D'abondant es neiges tombées dans les environs du Kef,

entre La Calle et Tunis ont occasionné la rupture du fil télégraphique. Sans cette circonstance, il est probable que l'administration des Messageries aurait déjà expédié un nouveau bateau sur Oran, pour le départ d'aujourd'hui. Le bateau à vapeur de l'Etat, *la Gorgone*, parti d'Oran samedi matin, a reçu l'ordre, en route, de se rendre sur le lieu du sinistre. Mais à cause de l'état de la mer qui l'a retenu dans le port d'Arzew jusque vers le milieu de la journée de dimanche, il n'a pu arriver dans les parages de l'île Plane que très avant dans la soirée. A cette heure, le sauvetage des passagers était accompli. Ce bateau est reparti pour Alger, lundi, à six heures du soir. Le Courrier d'Oran, comme l'Echo donne la relation du naufrage. Il ajoute :

Il nous reste maintenant à remplir la plus douloureuse partie de notre tâche : il nous faut écrire le nom des victimes, ou du moins, pour garder jusqu'au bout quelque impossible espérance, les noms des passagers disparus. Voici ces noms que nous ne publions que le cœur serré :

Mme Demouy ; M. et Mme Devèze ; un contrôleur des contributions (nom encore inconnu) sa femme et son enfant qui n'avait que vingt mois. La famille venait de Compiègne. M. Arnaud, employé des mines de Car-Rouban, M. Moisset, vicaire de Sidi-bel-Abbès ; sa domestique, deux Israélites (noms encore inconnus), l'un âgé de 24 et l'autre de 45 ans ; 2 ouvriers menuisiers ; 2 ouvriers serruriers ; 17 soldats du 55^e de ligne ; 4 soldats du 12^e de ligne ; 4 soldats du 2^e Zouaves ; 1 soldat du train des équipages ; 1 soldat du 2^e Tirailleurs algériens ; M. Juge, chef de bataillon du Génie ; M. Lafon, capitaine aux Chasseurs d'Afrique ; M. Renoux, second du Borysthène.

D'autres victimes, dont on ne pourra préciser les noms que lorsque la liste des passagers du Borysthène nous sera revenue de Marseille, doivent encore, nous dit-on, être englouties dans le navire ou roulées par la vague. On nous parle de deux Anglais : mais à cet égard aucun renseignement d'une nature sérieuse.

Voici maintenant les noms des passagers providentiellement échappés au désastre :

Passagers :

Mme et M. Munier, receveur des Domaines à Mascara ; Mme Preyre et sa fille ; M. Laurent, voyageur de commerce ; M. Vilain, capitaine au 2^e Zouaves ; Mme Boulanger et son enfant ; M. Boulanger, sous-intendant militaire à Tiaret ; cinq aides-majors de l'hôpital militaire ; M. Antonio Caracala, négociant ; M. Girard, commandant de Tirailleurs à Mostaganem ; M. Potier (Paul) terrassier ; M. Goutrey (François), idem ; M. Bonneau (Marius) et son enfant ; M. Maury (Hypolite) ; vingt-quatre ouvriers ou colons, parmi lesquels M. Varro, colon de Valmy.

Marins du Borysthène :

M. le commandant du Borysthène

M. le lieutenant du Borysthène

Quatorze chauffeurs

Dix cuisiniers et garçons de table

Dix-huit matelots

Le maître-mécanicien

Le second mécanicien

Nous ne connaissons pas encore le chiffre des militaires. Tous ceux que nous venons de nommer doivent leur salut à leur sang-froid et aux moyens de sauvetage qu'avait pu organiser, malgré la confusion la plus grande et d'incroyables difficultés, le commandant du navire, aidé de ses officiers et de M. Girard, commandant de Tirailleurs, dont le courage et le sang-froid ont été, nous dit-on, d'un grand secours dans tout cet horrible drame. Un des officiers du Borysthène, M. Renoux, second du navire, avait été enlevé à la première secousse et jeté à la mer. Son cadavre, que l'on a pu recueillir le lendemain, a été enseveli dimanche. L'équipage et une foule profondément attristée accompagnaient le convoi.

Dans le numéro du 22 décembre, le Courrier nous donne de nouveaux renseignements sur les passagers sauvés. Nous sommes bien heureux d'ajouter de nouveaux noms à ceux des passagers que ne nous a point enlevés la mer. Ce sont MM.

Henry de Cadoudal, sous-lieutenant au 55^e de ligne

De Mouy, capitaine en retraite

Parisoni, meunier de Mascara

Krier et sa femme

Marius Genein

Dogny, aide-major

Vérette, id

Godard, id.

Roux, id.

Wéber, id.

Taillefer, ouvrier.

Une souscription a été ouverte pour venir en aide aux malheureux naufragés du Borysthène ; elle est couverte déjà de nombreuses signatures. Nous ne doutons pas de l'empressement de chacun à venir apporter son obole au soulagement de si grands malheurs.

Nous apprenons que M. Davet, avocat à Mostaganem, a mis, pour les naufragés, à la disposition de M. le Commissaire, chef de service, sa maison d'Oran tout entière. Une si noble preuve d'humanité ne se commente pas ; elle honore trop M. Davet pour que nous puissions penser à y ajouter le moindre éloge, qui ne rendrait qu'imparfaitement, d'ailleurs, notre sentiment.

29 décembre 1865 - AKHBAR Journal de l'Algérie

On nous écrit de Cette (*) le 28 décembre . Un service funèbre a été célébré ce matin à Cette, à l'église St Pierre, à l'intention des malheureux naufragés du Borysthène. L'assistance

nombreuse se composait plus particulièrement des chefs de maisons ayant des rapports suivis avec l'Algérie. Puisse ce témoignage de douloureuse sympathie si spontanément donné, apporter quelque adoucissement, s'il se peut, à la douleur des familles atteintes par cet épouvantable sinistre.

(*) NDA : Cette est l'ancien nom de la ville de Sète

29 décembre 1865 - REVUE ARTESIENNE - JOURNAL DE BETHUNE

Le paquebot des Messageries, le Borysthène, s'est perdu vendredi 15 décembre, non loin de la côte d'Oran. Les journaux d'Alger nous apportent les premiers détails de ce sinistre. Nous lisons à ce sujet, dans le Moniteur de l'Algérie :

M. le gouverneur général a reçu de M. le général de division, commandant la province d'Oran, les dépêches télégraphiques suivantes au sujet du naufrage du Borysthène :

« Oran, 17 décembre.

Hier, en vous annonçant, la perte du Borysthène, je vous transmettais une nouvelle qui me parvenait sur le moment. Aussitôt des balancelles espagnoles... On me signale, à l'instant, le passage à Arzew de *la Gorgone*, se rendant sur le lieu du sinistre.

Le Moniteur de l'Algérie ajoute ce qui suit : « parmi les victimes qui ont trouvé la mort dans cette affreuse catastrophe, on compte six personnes...vingt-cinq militaires ont été enterrés à Oran ».

On lit dans une lettre de Marseille citée par **le Messenger du Midi** :

« ... d'après une dépêche du gouverneur général de l'Algérie adressée à l'autorité administrative militaire de notre ville, le chiffre des victimes de ce sinistre d'élèverait à 53 dont 18 passagers civils, 28 passagers militaires et 7 marins, y compris le second du bord...Il est impossible d'arriver au bateau dont une partie de l'avant existe seule, couchée sur tribord. L'arrière, jusqu'à la machine, a complètement disparu. On estime que le sauvetage sera fort difficile . Avec le calme il sera peut-être possible de sauver quelques bagages et une faible partie du matériel. »

30 décembre 1865 - AKHBAR Journal de l'Algérie

Naufrage du Borysthène

L'Echo d'Oran, arrivé aujourd'hui nous fait connaître tous les détails du naufrage du Borysthène qui a eu lieu sur l'île Plane, en face la plaine des Andalouses, à vingt kilomètres ouest d'Oran, le vendredi 15 de ce mois, à dix heures du soir. A peine cette douloureuse nouvelle circulait-elle sur les quais du port où une barque de corailleurs venait de débarquer un officier du Borysthène, recueilli sur la côte du cap Falcon, que le patron de la balancelle anglaise *le Scorpion*, le sieur Nicolas Constantini, réunit des vivres et des hommes de bonne volonté et se dirige vers l'île Plane, malgré l'état horrible de la mer. C'est là un beau trait de dévouement.

L'administration des Messageries impériales envoyait aussi des vivres et des couvertures par une barque de pêcheurs , *le Saint-Joseph*, patron Roque Androvere. On sait aussi la conduite qu'ont tenue, dans ces pénibles circonstances, les diverses autorités.

Voici maintenant, ajoute l'Echo d'Oran, les renseignements qu'il nous a été possible de recueillir sur ce fatal évènement :

« Depuis que le choléra ...les équipages des compagnies Barthe et Fouque ont également fait preuve de beaucoup de zèle.

En outre, des cruelles pertes dont nous venons de parler, il convient de dire que le Borysthène était porteur d'une grande quantité de marchandises expédiées à propos du jour de l'an. Ces marchandises n'étaient point assurées, pour la plupart ; il en résulte que le commerce de notre place subit une perte considérable.

Le sinistre arrivé vendredi dernier, qui est le quatrième de cette nature depuis deux ans, nous démontre la nécessité d'obtenir deux améliorations pour lesquelles notre journal a déjà eu l'occasion d'élever la voix. Nous voulons parler de l'établissement d'une ligne de bateaux entre Carthagène et Oran, et de l'envoi dans notre port d'un stationnaire à vapeur de la marine de l'Etat.

31 décembre 1865 – LE PETIT JOURNAL

Une lettre qu'on nous communique, et qui émane d'une personne présente au lugubre drame qui s'est déroulé sur la Méditerranée pendant le naufrage du Borysthène, contient l'épisode suivant :

« Il était environ dix heures du soir quand le Borysthène vint échouer sur un roc, à onze kilomètres d'Oran. Le choc fut si violent qu'une grande partie des passagers qui étaient sur le pont furent précipités à la mer ; de ce nombre se trouvait un tout jeune homme portant la tenue du 12^e régiment de ligne qui, malade depuis son départ de Marseille, ne put trouver assez de force pour se cramponner aux cordages. A peine venait-il de disparaître sous les vagues, qu'un second militaire, portant la même tenue, se jette dans les flots ; on le voit lutter avec fureur contre l'onde amère, il plonge et replonge à plusieurs reprises, et après des efforts surhumains, il ramène celui qui allait infailliblement périr.

Il l'attache à un mât, dans la crainte que le tangage du navire ne le fasse retomber, mais précautions vaines ; pendant que ce courageux jeune homme cherche à sauver de nouvelles victimes, il a la douleur de voir disparaître pour la deuxième fois celui qu'il vient de sauver miraculeusement.

Il n'hésite pourtant pas, et se jetant de nouveau à la mer, ainsi que la première fois, et après une lutte contre les flots rendue plus terrible à cause de la fatigue qui le gagne, il a le suprême bonheur de ramener à bord celui qui lui doit deux fois la vie.

Mais de ce moment, il n'abandonnera plus celui dont l'existence lui paraît si chère ; il lui prodigue les soins que son état réclame, et, ne pouvant parvenir à ranimer ce corps insensible perclus par le froid, il met le comble à son dévouement en se dépouillant de ses propres

vêtements, et, après en avoir fait sortir l'eau par d'énergiques pressions, il les jette sur l'infortuné, pendant que lui reste exposé, entièrement nu, à l'intempérie de la froide saison.

Pour accomplir de tels actes, il faut avoir plus que du courage, plus que du dévouement : il faut avoir le saint amour de la famille ; et c'est ici le cas, car cet épisode lugubre a eu pour acteurs deux frères, deux enfants de Paris, Edmond et Camille P... engagés tous deux au 12^e régiment de ligne, et qui allaient rejoindre leur corps en garnison à Mascara (province d'Oran).

Un service funèbre a été célébré avant-hier à Cette, à l'église Saint-Pierre, à l'intention des malheureux naufragés du Borysthène. L'assistance nombreuse se composait plus particulièrement des chefs de maisons ayant des rapports suivis avec l'Algérie. K.

31 décembre 1865 – MESSAGER DU Midi

Naufrage du Borysthène

Le **Courrier d'Alger** nous est arrivé hier au soir avec des détails complémentaires sur ce naufrage. Le **Courrier d'Oran** indique ainsi les noms connus des victimes :

Il nous reste maintenant à remplir la plus douloureuse partie de notre tâche : il nous faut écrire les noms des victimes, ou du moins, pour garder jusqu'au bout quelque impossible espérance, les noms des passagers disparus. Voici ces noms, nous ne les publions que le cœur serré :

Mme Demouy ; M. et Mme Devèze ; un contrôleur des contributions, nom encore inconnu, sa femme et son enfant qui n'avait que vingt mois. La famille venait de Compiègne. M. Arnaud, employé des mines de Gar-Rouban ; M. Moisset, vicaire de Sidi-bel-Abbès ; sa domestique ; deux israélites, noms encore inconnus, l'un âgé de vingt-quatre ans et l'autre de quarante-cinq ans ; deux ouvriers menuisiers ; deux ouvriers serruriers ; dix-sept soldats du 55^e de ligne ; quatre soldats du 12^e de ligne ; quatre soldats du 2^e zouaves ; un soldat du train des équipages ; un soldat du 2^e tirailleurs algériens ; M. Juge, chef de bataillon du génie ; M. Lafond, capitaine aux chasseurs d'Afrique ; M. Renoux, second du Borysthène.

D'autres victimes dont on ne pourra préciser les noms que lorsque la liste des passagers du Borysthène nous sera revenue de Marseille, doivent encore, nous dit-on, être engloutis dans le navire ou roulées par la vague.

On nous parle de deux Anglais ; mais à cet égard aucun renseignement d'une nature sérieuse.

Voici maintenant le nom des passagers providentiellement échappés au désastre :

Passagers : M. et Mme Munier, receveur des domaines à Mascara ; Mme Preyre et sa fille ; M. Laurent, voyageur du commerce ; M. Vilain, capitaine au 2^e zouaves ; Mme Boulanger et son enfant ; M. Boulanger, sous-intendant militaire à Tiaret ; cinq aides-majors de l'hôpital militaire ; M. Antonio Caracala, négociant ; M. Girard, commandant de tirailleurs, à Mostaganem ; M. Paul Potier, terrassier ; M. François Gontrey, id. ; M. Marius Bonneau et son

enfant ; M. Hippolyte Maury ; vingt-quatre ouvriers ou colons, parmi lesquels M. Varo, colon de Valmy.

Marins du Borysthène : M. le commandant du Borysthène ; M. le lieutenant du Borysthène ; quatorze chauffeurs ; dix cuisiniers et garçons de table ; dix-huit matelots ; le maître mécanicien ; le second mécanicien.

Nous ne connaissons pas encore le chiffre des militaires.

1^{er} janvier 1866 – ECHO D'ORAN ou AKHBAR

Accidents et Sinistres

Le **Courrier d'Oran**, cité par le **Moniteur de l'Algérie**, publie un récit du naufrage du Borysthène auquel nous empruntons encore ce qui suit :

« Il nous reste maintenant à remplir la plus douloureuse partie de notre tâche...(voir article précédent)

3 janvier 1866 – LA GIRONDE

L'Evènement publie la lettre suivante qui lui est adressée par un passager du Borysthène, et qu'on lira avec intérêt :

« Monsieur le rédacteur,

Parti un treize de Marseille, nous devions sombrer un vendredi , à 10 heures et demie du soir. C'est ce qui vient de m'arriver sur le Borysthène sur lequel je m'étais embarqué le 13, à Marseille.

A l'expiration d'un congé, je rentrai à mon régiment, et à toutes les émotions, plus ou moins fortes, ressenties dans mon existence, il fallait en ajouter une terrible... un naufrage.

Le Borysthène a touché sur les récifs de l'île de Plane, qui se trouve à deux lieues de la côte d'Afrique, à dix heures et demie du soir.

L'arrière du navire a disparu avec le grand mât presque immédiatement, entraînant tout ce qui se trouvait sur le pont.

Les malheureuses victimes enlevées par les lames passaient dans le gouffre. Pas un cri, la fureur des flots mêlée aux tourbillons ne leur permettait même pas cette consolation. C'était épouvantable ! Et, à chaque victime s'abîmant dans les flots, on entendait des soupirs, des râlements, et chacun pouvait se dire : « A bientôt notre tour ! ». Il s'est passé un fait qui mérite d'être relaté : le moindre détail, dans un moment si terrible, est un drame.

Le vicaire de Bel-Abbès, M. Moisset, était aux secondes avec moi. Au moment de l'effroyable secousse, il a été entouré par les femmes, les militaires, les colons, par tout le monde. On lui demandait la bénédiction, l'absolution, on allait mourir ! La grande pensée de Dieu planait dans les cœurs. Je vous assure que dans ces circonstances là il n'y a pas d'athées.

Le brave vicaire a été admirable de dévouement, Il a étendu ses mains sur tous les passagers, a prié Dieu de nous sauver, et il récitait encore ses prières lorsqu'une lame est venue l'enlever. Il ne pouvait pas avoir une plus belle mort : il était à son poste !

Le sauvetage a commencé à une heure du matin. Le commandant de bord a quitté le dernier le navire, c'était son devoir. A neuf heures du matin, nous étions sur l'île Plane. Nous avons perdu cinquante passagers.

Si la machine ne s'était pas assise sur les récifs après la rupture de l'arrière, pas un ne se sauvait, et ce qui a été affreux d'émotion pendant la nuit, c'est qu'à chaque lame qui venait balayer passagers et navire, on écoutait en frémissant les craquements du bateau, et on se devisait : encore une lame passée , mais l'autre ouvrira le navire.

Je ne crois pas qu'on puisse résister longtemps à de semblables émotions. Je ne suis pas encore fou, mais je comprends qu'on le devienne. Nous avons un passager qui est mort à terre de peur ! Un autre qui a les cheveux tout blancs. Quant à moi, comme ils étaient déjà gris, c'eût été demi-mal ; mais je termine, monsieur le rédacteur, en vous assurant que dans notre malheur nous devons remercier la Providence, car à dix mètres de droit, le Borysthène qui est en fer, eût coulé dans dix minutes ; il était impossible de se sauver. Aussi, je crois au miracle, et dans cette circonstance je m'empresse, en fidèle Breton, de brûler un cierge à sainte Anne d'Auray, ma patronne, qui m'a sauvé du naufrage . Agréez...» H. de C.

4 janvier 1866 – LE COURRIER et L'ECHO D'ORAN

Continuent à nous rapporter les détails sur le naufrage du Borysthène. Ces détails ne nous apprennent rien de nouveau. Nous nous dispensons donc de les reproduire. De tous les points de la province arrivent à Oran des souscriptions recueillies en faveur des naufragés : Mostaganem, Tlemcen, Mascara, Ain-Temouchent, Sidi-bel-Abbès et les villages environnants envoient leurs cotisations, qui jointes à celle des habitants d'Oran, forment un total qui a sa signification.

Quelques cadavres sont ramenés de temps en temps au port. On ne peut, quant à présent, fixer le chiffre réel des victimes.

Tous les passagers providentiellement échappés au naufrage, ont reçu, dit le **Courrier d'Oran**, les secours nécessaires, sur les ordres de l'administration supérieure ; ceux qui n'ont pas d'asile ont été momentanément logés et nourris au lazaret de Saint-André.

4 janvier 1866 – L'ECHO D'ORAN

Oran le 3 janvier 1866

Paris 26 décembre 1865,

Depuis deux jours, le brouillard nous enveloppe, hier sur les quais et sur les places, les sergents de ville, la torche au poing, étaient occupés à remettre les nombreux égarés de la nuit de Noël dans leur chemin.

...La catastrophe du Borysthène contribue à m'assombrir tout particulièrement ; quand on connaît les lieux et quelques victimes de ce drame de mer, c'est plus qu'un naufrage ordinaire, de ceux qui passent chaque jour dans les faits divers, c'est un véritable deuil de famille.

Les détails que vient de me raconter le lieutenant de L..., arrivé en France, il y a quelques semaines par ce même vaisseau, ne me sortent pas de l'esprit. C'est là une triste disparition pour une causerie de nouvelle année... Dans la correspondance qui est restée au fond du Borysthène, je vous parlais longuement du feu roi Léopold.... Antony Méray

5 janvier 1866- LA GIRONDE

« ...le vapeur des Messageries impériales l'Aréthuse , entré samedi dans notre port (Marseille) , a rapatrié le capitaine et l'équipage du Borysthène , perdu ces jours derniers dans son voyage de Marseille à Oran. »

9 janvier 1866 – MESSENGER DU MIDI

Récit du père de l'aide-major Vérette : (même début de lettre que page 6, mais la fin diffère quelque peu !)

...J'ai sauvé ma giberne que j'avais passée autour de moi au moment du naufrage, ma montre, ma trousse qui se trouvait par hasard dans ma poche, mon revolver que j'avais mis à la hâte dans ma ceinture, mais tout cela dans quel état !

J'allais oublier de vous dire que le contrôleur dont je vous ai parlé plus haut et qui s'est noyé avec sa femme et son enfant, avait une chienne qu'il emmenait avec lui en Afrique ; je l'ai adoptée ; c'est une bonne bête, chienne de chasse, et je la garde comme souvenir.

Je suis encore à Oran, jusqu'à nouvel ordre ; je ne sais pas où l'on va m'envoyer ; en tous cas, adressez-moi votre réponse à Oran (hôpital militaire).

Avez-vous reçu ma dépêche ? Mille choses bien affectueuses à notre bonne famille et à tous nos amis, dites -leur que j'en ai vu de grises et que jamais, peut-être plus, je ne verrai la mort d'aussi près. Je ne me serais pas cru autant de sang-froid et de fermeté, j'étais perdu sans cela.

Docteur Vérette

Aide-major à l'hôpital militaire d'Oran

On lit dans le Moniteur de l'Algérie « les contrôles envoyés de Marseille et les recherches qui ont été faites permettent d'établir le nombre des passagers qui ont succombé dans le naufrage du Borysthène. Il est réparti ainsi qu'il suit :

Militaires : Génie, 1 ; 2^e chasseurs d'Afrique, 1 ; 2^e zouaves, 4 ; 12^e de ligne, 4 ; 55^e de ligne, 17 ; 2^e tirailleurs algériens, 1 ; 1^{er} bataillon d'infanterie légère d'Afrique, 1 ; train des équipages, 1 ; total, 30.

Dans ce nombre sont compris , MM. Juge, chef de bataillon du génie et Lafond, capitaine au 2^e régiment de chasseurs d'Afrique.

Equipage du Borysthène : officier de bord, 1 ; matelots , 4 ; mousse, 1 ; femme de chambre, 1 ; total, 7.

L'officier de bord qui a péri est M. Renoux, second du Borysthène.

Passagers divers, 19 .

Parmi ces derniers se trouvent compris MM. Moisset, vicaire de Sidi-bel-Abbès, et Richier, contrôleur des contributions directes.

Le chiffre total est donc de 56.

Les administrations civiles et militaires d'Oran sont en mesure de faire connaître les noms des victimes de ce malheureux événement.

9 janvier 1866 – ECHO D'ORAN

Correspondances

D'une lettre particulière, écrite de Tlemcen dans les derniers jours de l'année 1865, nous extrayons les passages suivants :

« Le naufrage du Borysthène (navire qui s'est perdu si malheureusement) a porté le deuil jusque dans notre ville. Tlemcen regrette surtout M. Juges, commandant du génie , homme distingué sous tous les rapports, et chez lequel une haute position n'avait point détruit les sentiments humanitaires. Si vous avez l'occasion de parler de lui dans votre feuille, vous pouvez dire qu'il possédait toutes les qualités de l'homme public ainsi que de l'homme privé. Depuis le capitaine qui a fait son intérim jusqu'au dernier sapeur, personne dans son âme ne peut songer à la triste fin de cet officier supérieur sans avoir les larmes aux yeux. « Monsieur Juges n'a pas seulement emporté l'estime de ses subalternes et de ses camarades de l'armée, il a laissé de lui les meilleurs souvenirs dans la population civile. Les ouvriers qui travaillaient sous ses ordres l'aimaient comme un père... »

On nous écrit de Sidi-Bel-Abbès en date du 3 janvier 1866 :

« On ne vous a pas, sans doute, fourni assez de détails sur la consternation produite au milieu de toute notre population par la mort de M. Moisset, vicaire de notre église paroissiale. Il faut bien que justice soit rendue à qui elle appartient, et votre impartialité habituelle vous fera, j'en suis sûr, un devoir de constater les regrets immenses et unanimes laissés à Sidi-Bel-Abbès par

13 janvier 1866 – MESSAGER DU MIDI

La catastrophe du Borysthène sera encore la source de nombres de récits des acteurs de ce grand naufrage. Aujourd'hui, nous empruntons à l'Observateur d'Avesnes quelques passages d'une lettre qu'un jeune officier embarqué avec sa femme adresse à sa mère :

« ... la mer , devenue furieuse, battait et effondrait peu à peu l'intérieur du navire, pendant que cramponnés, ma femme et moi, à l'autre flanc, en dehors, ayant la mer sous nos pieds et sur nous, car, à chaque instant, les lames nous passaient sur le dos, nous attendions avec angoisse l'approche d'une mort certaine. Nous avions une île de rochers devant nous, à vingt mètres, et nous ne pouvions y chercher un refuge ; la nuit était des plus obscures et pourtant, à l'avant, à la partie opposée à celle où nous étions, on avait organisé un moyen de sauvetage. On passait un homme tous les quarts d'heure et nous étions 250 à sauver ! Julie et moi, nous devions être presque les derniers.

Vers le matin, j'obtins de faire passer ma femme ; elle dut pour cela, gagner l'avant du navire en mettant successivement le pied entre chaque personne accrochée, comme nous, à la muraille extérieure du bateau, et parcourir ainsi une quarantaine de mètres, puis franchir au-dessus de la mer en courroux, sur une corde, un espace de près de 40 mètres environ.

On établit une autre corde à neuf heures à la partie où j'étais resté et je fus tiré du danger à ce moment. J'étais nu-pieds, car nous étions couchés au moment de l'accident. Je dus marcher un quart d'heure sur des rochers découpés comme des aiguilles, me brisant les pieds, tombant à chaque pas, les mains tout en sang, pour arriver vers un feu qu'on avait allumé pour nous sécher.

On planta des signaux de détresse, et le samedi, vers midi, les pêcheurs de la côte nous apportèrent du pain, le soir également. Nous passâmes la nuit dans une mauvaise grotte, couchés pêle-mêle sur de la bruyère, puis glacés, exténués, nous dûmes nous embarquer le dimanche, à dix heures du matin, sur des balancelles. Nous arrivâmes à Oran à une heure et demie. Toute la population était rassemblée pour nous voir, Julie n'ayant que sa mauvaise robe et son bonnet de nuit et ayant couché heureusement avec ses souliers ; moi, n'ayant, comme chaussure, que des jambières qu'un soldat m'avait données. Inutile de vous dire que tous nos bagages sont perdus, on a même dû nous prêter une chemise et des bas à l'hôtel.

15 janvier 1866 – Messenger du Midi

L'Echo d'Oran, du 9 janvier, publie les renseignements ci-après sur le sauvetage du Borysthène. Le sauvetage du Borysthène, exécuté par les soins de l'administration de la marine, touche à sa fin ; il ne restera bientôt plus sur l'île que la coque et la machine du navire. La partie de l'avant

jusqu'à la machine comprise est par des fonds de cinq à huit mètres et sort de l'eau. La partie arrière a disparu par des fonds de dix-neuf mètres en moyenne.

Les opérations de sauvetage, bien qu'interrompues à diverses reprises par la mauvaise mer, ont donné des résultats rapides, mais incomplets, par ce que tout ce qui se trouvait dans la partie arrière du navire a été comme elle, brisé et dispersé.

17 janvier 1866

Accidents à Sinistres

Le sauvetage du navire le Borysthène , exécuté par les soins de l'administration de la marine touche à sa fin. Il ne reste plus sur l'île Plane que la coque et la machine.

8 février 1866 – ECHO D'ORAN

Le lundi 26 février mil huit cent soixante-six, à 2 heures de relevée, il sera procédé par le commissaire de l'inscription maritime, avec l'autorisation de M. l'Ordonnateur de la marine et en présence de M. le Receveur des douanes, à la vente de la coque, machine et débris du Borysthène, naufragé sur l'île Plane, le quinze décembre mil huit cent soixante-cinq.

La vente aura lieu aux enchères publiques, dans les bureaux de l'inscription maritime, à Oran, rue Médéah, et sera faite au comptant.

Les marchandises sauvées par les adjudicataires seront remises, à Oran, au commissaire de l'inscription maritime, sauf paiement ultérieur du cinquième de leur valeur, à titre de frais de sauvetage.

Le commissaire de l'inscription maritime signé : Dumolin

13 février 1866- ECHO D'ORAN

Vues photographiques du naufrage du Borysthène

Prise de l'île Plane et du large. Pour recevoir franco les deux, à l'intérieur, envoyer 2 fr. 20 en timbres-poste chez M. Villet, libraire, place Kléber à Oran.



18 janvier 1882- ECHO D'ORAN

Courrier d'Arzew (de notre correspondant)

Arzew , le 15 janvier 1888

Monsieur le Directeur,

Vous devez avoir certainement encore présent à la mémoire le triste spectacle du naufrage du bateau « Le Borysthène » , il y a à peu près vingt ans de cela. Vous devez aussi vous rappeler qu'une seule chaloupe montée par sept hommes partit, malgré le mauvais temps, au secours des naufragés ; la mer était si démontée que tout le monde était d'avis que les sauveteurs seraient victimes de leur dévouement. Parmi les hommes qui montaient cette chaloupe il y avait un vieil et honnête Oranais, je veux parler du charpentier de marine Andrower, qui déploya, dans cette circonstance, et comme toujours, un courage et un sang-froid sans égal ; il fut d'ailleurs récompensé : on lui accorda la médaille d'or de sauvetage et plusieurs personnes présentes (récompense bien plus grande pour lui) , le félicitèrent et lui accordèrent leur amitié.

Il y a environ deux ans la goélette « Coquette » fit naufrage en rade d'Arzew ; nous vîmes alors, par une mer des plus fortes, ce même charpentier, M. Andrower, accompagné par son fils (il était presque aveugle), se faire attacher une corde autour des reins et de jeter à l'eau (nous étions en hiver), et pendant toute une journée faire l'impossible, avec son fils, pour arracher aux flots ce malheureux marins que l'on voyait perdus.

En effet, malgré le sublime dévouement de ces deux hommes, le capitaine et le mousse périrent ; les trois autres furent sauvés. Une souscription fut ouverte afin d'élever un tombeau aux deux victimes.

Je ne sais s'il faut attribuer l'état actuel de M. Andrower à cette journée passée dans l'eau, mais il est certain que depuis ce jour sa maladie n'a fait qu'empirer et que depuis trois mois il ne peut sortir de chez lui, étant complètement aveugle. Cet homme ne peut plus travailler, il a cinq enfants en bas âge, le plus âgé est une petite fillette de douze ans. Cette famille se trouve dans le dénuement le plus complet, il lui arrive même parfois de n'avoir pas de quoi manger. Le fils qui, par son travail, pourrait apporter une amélioration à cette situation si digne d'intérêt, est actuellement au service dans l'Artillerie à Alger, où il doit rester jusqu'en septembre. Pendant ce temps, cette famille peut mourir de faim

1^{er} Mars 1896 – L'ILLUSTRE ALGERIEN (Oran)

Le naufrage du Borysthène

Ce fut un deuil général. L'Echo d'Oran fit appel à la charité publique, et en moins d'un mois, près de 12.000 francs furent recueillis. L'île Plane fut longtemps un but d'excursion, et il est peu d'Oranais qui ne soient allés voir ce qui restait du malheureux Borysthène et les traces encore récentes du séjour que firent sur ce rocher dénudé les malheureux naufragés. Quelques épaves de ce bâtiment furent recueillies par M. Porrin. La mer les avait rejetées sur la plage d'Ain-El-Turck, et elles servirent à l'ornement du jardin. On peut les voir encore dans la propriété Chazeau. Colonnettes en bois, débris de bastingages, groupés avec art, rappellent sous les Tamarins, le souvenir d'un des naufrages les plus dramatiques dont nos Iles aient été le théâtre.

 **Services maritimes des Messageries impériales.**
PAQUEBOT-POSTE FRANÇAIS

Départ le **mercredi 10 janvier, à 10 heures** du matin
pour **MARSEILLE et VALENCE**

Pour les renseignements sur le fret et les prix du passage, s'adresser
au bureau de l'Agence, quai Sainte-Marie, en face l'entrepôt de la
Douane.

SERVICE  **RÉGULIER**
DE NAVIRES **A VOILES**
POUR **L'ALGÉRIE**

Départs de Marseille pour Oran, les 10, 20 et 30
de chaque mois.

Pour fret et renseignements, s'adresser à M. Jean-Baptiste **Gros** fils, à Marseille,
rue Beauveau, 7.
A Oran, rue d'Orléans, 25. — A Alger, rue-Neuve-du-Soudan, 1.

Publicité des Messageries impériales sur l'Echo d'Oran.

*Nous prions toutes les personnes qui, à
quelque titre que ce soit, ont été victimes du
nauffrage du **BORYSTHÈNE**, et qui ont be-
soin de secours, de vouloir bien nous faire
connaître leurs noms et leurs demeures dans
le plus bref délai possible.*

Ad. PERRIER.

La commission nommée à l'effet de distribuer des secours aux naufragés du *Borysthène* se réunira jeudi, à 8 heures du soir, dans une des salles de la Mairie.

Souscription au profit des Naufragés du BORYSTHÈNE.

Au bureau de l'ECHO D'ORAN.

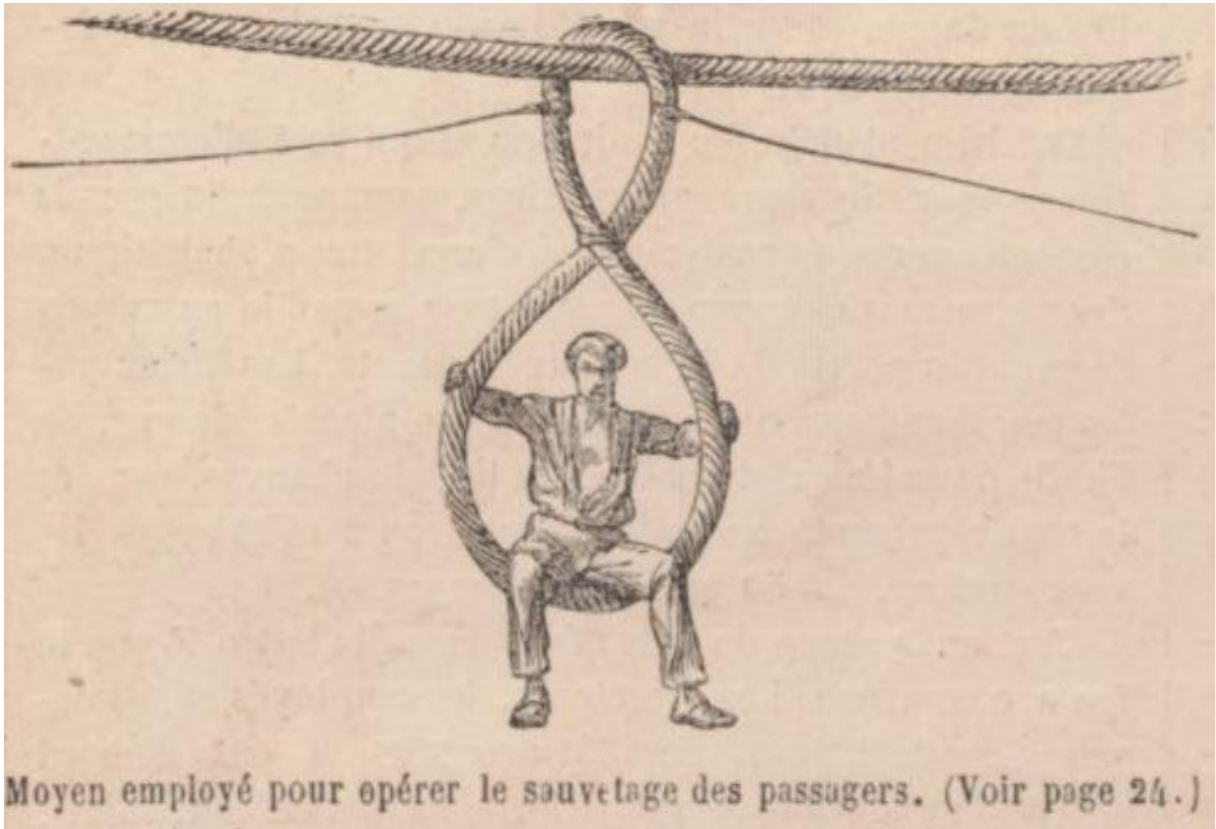
(45^e liste.)

M. Maufrais père.....	50 00
Montant des dernières listes...	2.359 10
Total...	2.409 10

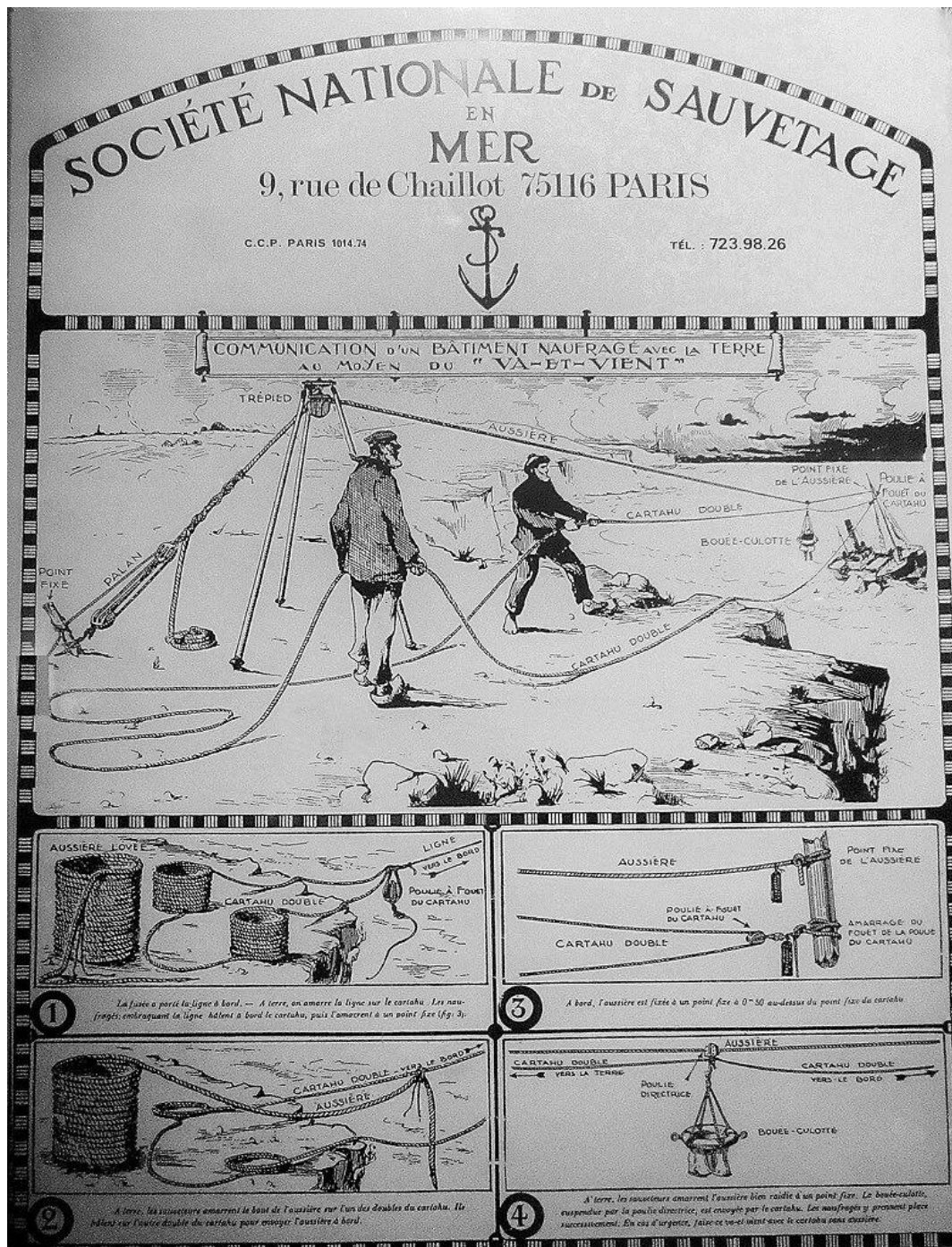
Cette souscription rapporta plus de 12.000 francs. Toute la région d'Oran se mobilisa mais pas seulement.

Le sauvetage des naufragés

A l'aide de cordes on peut réaliser ce système qui consiste en un gros cordage en 8 dans lequel s'installe le naufragé. La partie du haut, plus petite, coulisse sur un cordage de gros diamètre. 2 cordes de plus petite section permettent de faire avancer la nacelle dans un sens ou dans l'autre.



Vu sur Internet



Ce système plus élaboré fonctionne de la même façon mais avec des poulies et la nacelle est plus sécurisante puisque le naufragé placé dans une bouée munie d'une culotte se sent beaucoup mieux tenu. Par ailleurs la bouée est maintenue par 4 fils.

Système du va-et-vient

Secours aux naufragés

mméd-Echergui a adressé à
vant, qui a été traduit par M.
ire-interprète de l'Empereur
s :

p, Sidi-Mohammed, notre au-
oyés auprès de Votre Majesté
entiments de l'amitié sincère
lui faire agréer les vœux qu'il
patrice et pour le Prince im-

créditant auprès de Votre Ma-
er par notre intermédiaire les
ie qui l'anime et celles de son
les rapports de bon voisinage.
r de remettre entre les mains
tres du sultan. L'Empereur y
de la cordialité de notre sou-

Souscription au profit des Naufragés du BORYSTHÈNE.

Au bureau de l'ECHO D'ORAN.

(8^e liste.)

MM. J. L., 20 fr. — Du Pré de Saint-Maur, 50 fr. — M. et
M^{me} Dupertuys aîné, 5 fr. — M. et M^{me} Dupertuys jeune, 5 fr.
M^{lle} Dupertuys, 1 fr. — M^{lle} Marie Ladet, 1 fr. — Dolores Bel-
tram, 50 c. — M^{me} veuve Gayrard, 1 fr. — M^{me} Meyer, 1 fr.
— Le Cercle militaire de Mascara, 406 fr. — M. Henri Mounié,
négociant à Cognac, 20 fr,

Total... 510 00

Montant des sept dernières listes... 1.770 10

Total... 2.280 10

Notre appel a enfin été entendu. Voici les noms de la
Commission qui a été nommée hier pour distribuer des
secours aux naufragés du *Borysthène* :

ment du départ et qui
précède.

C'est ce qui explique
liste des décès connus
sujet anglais, bien q
passagers embarqués.

Voici les noms des

MM. et M^{me} Devèze ;

Richier ;

M^{me} Ragot et sa fille ;

M^{me} Demouy ;

Moyssset, vicaire d

M^{me} veuve Benex, mé

M^{me} veuve Tiberghien

MM. Ogle ;

David Emsalem ;

Juge ;

Lafont ;

Un caporal des zo

26 militaires de d

e et celles de son
le bon voisinage.
e entre les mains
an. L'Empereur y
lité de notre sou-

bienveillance de
inant, de daigner
le pour l'accueil
nous avons tou-

nsuite remis à Sa

aroles pleines de

eur des ambassa-
crétaire à l'intro-

Notre appel a enfin été entendu. Voici les noms de la
Commission qui a été nommée hier pour distribuer des
secours aux naufragés du *Borysthène* :

MM. Carité, maire d'Oran, officier de la Légion d'Hon-
neur, président ;

Jonquier, inspecteur des établissements de bien-
faisance ;

Cot, propriétaire et membre du Conseil muni-
cipal ;

Cuguillère, instituteur ;

Karoubi, président du Consistoire israélite ;

Gouin, inspecteur des pêches ;

David Emsalem ;

Juge ;

Lafont ;

Un caporal des zo

26 militaires de d

2 ouvriers charpe

2 ouvriers mécan

Arnaud, employé

1 voyageur de cor

Isaac Emsalem ;

7 personnes de l'e

Il serait bien désira
et sans adresse, dép
fussent ouvertes, afin
possibles pour en com

secrétaire à l'intro-
été prendre les am-
leur hôtel, avec des
nduire au palais des

r du palais par l'arc
r ; un bataillon d'in-
ordait la haie de la

eur suite ont été ra-
nial observé pour les

é nationale, Empereur

Gouin, inspecteur des pêches ;

Thévenet, propriétaire et maître serrurier ;

Bouty, garde-mines ;

Albert Mercier, rédacteur de l'*Echo* ;

Ad. Perrier, imprimeur.

Nous prions toutes les personnes qui, à quelque titre
que ce soit, ont été victimes du naufrage du *Borysthène*, et qui ont besoin de secours, de vouloir bien
nous faire connaître leurs noms et leurs demeures dans
le plus bref délai possible.

Ad. PERRIER.

Voici la liste des passagers partis de Marseille pour
Oran. le 13 décembre sur le vaneur le *Borusthène*.

possibles pour en c

Observations

(3^e Lettre. — Voi

Pour éviter tou
ments qui m'anime
veux encore décl
tement le gouvern
sa personne comm
et qu'enfin Sa Maj
que je ne saurais c
Mais bien que l'
paix ; et que je so

Poésies

Ce terrible naufrage inspira comme on pouvait s'en douter quelques poètes rendant
hommage aux victimes.

F. FELIEU ancien artiste dramatique - Milianah

à l'abbé Moysset mort dans le naufrage du Borysthène

Pour la deuxième fois, ma muse me ramène
Parmi les naufragés à bord du Borysthène !
Mais cette fois du moins, c'est du prêtre martyr
Que je viens consacrer l'éternel
Oui, Moysset, oui, je veux que ta biographie
Proclame tes vertus ! ...qu'elle te sanctifie !...
Fidèle à tes serments, dans la céleste foi,
Et voué dès l'enfance à sa suprême loi,
Dieu devait-il sitôt t'enlever de la terre !
Pourquoi n'exauçait-il pas ta fervente prière !
Lorsqu'au milieu des flots, en face du danger,
Tu priaïas pour tous ceux qu'il devait protéger !
« C'est qu'il est un pouvoir qui partout nous domine !
Tel fut l'arrêt du ciel ! ...la volonté divine !
Car Dieu voulut alors, apôtre de Jésus,
Te porter de l'abîme au séjour des élus !
Jouis, Prêtre martyr, dans la sainte atmosphère,
Jouis de tout le bien que tu fis sur la terre !
Tes bienfaits dans Aumale ont déjà consacré
Le souvenir d'un nom justement vénéré

C'est là, qu'avant l'aurore, à tes devoirs fidèle,
Je t'ai vu , chaque jour, dans ton humble chapelle,
Edifier ton âme et de sainte ferveur,
Adresser ta prière et tes vœux au Seigneur
Dans Sidi-bel-Abbès, ainsi que dans Aumale,
Je te revois encore, d'une ardeur sans égale
Par tes sages leçons, raffermir les liens
Qui ramènent vers Dieu, les fidèles chrétiens !
Mais, lorsqu'à tes vertus, ici, je rends hommage,
Ne dois-je pas encore parler de ton courage !
Toi qu'on vit accourir, une hache à la main,
Sur des poutres en feu, te frayant un chemin !
Et par ce prompt secours, sauver de l'incendie,
De pauvres malheureux, près de perdre la vie !
Sur ces débris fumants, chacun à ton appel,
Accourait près de toi, comme envoyé du ciel,
Pour éteindre le feu par ta sainte puissance.
Et lorsqu'on bénissait en toi la Providence,
Qui pouvait dire hélas ! qu'un sinistre prochain
Devait un jour briser ton glorieux destin.
Aussi, lorsque l'on pense à ton affreux supplice,
Quel est le cœur humain qui ne souffre et gémisses !
Et ta mère, Moysset, qui voyait chaque jour
Son cher fils entouré de respect et d'amour !
Elle aussi maintenant, dans sa triste demeure,
Le cœur bien ulcéré, souffre, gémit et pleure !
Mais chaque jour, pour toi, son amour maternel
S'exhale avec transport et monte vers le ciel !

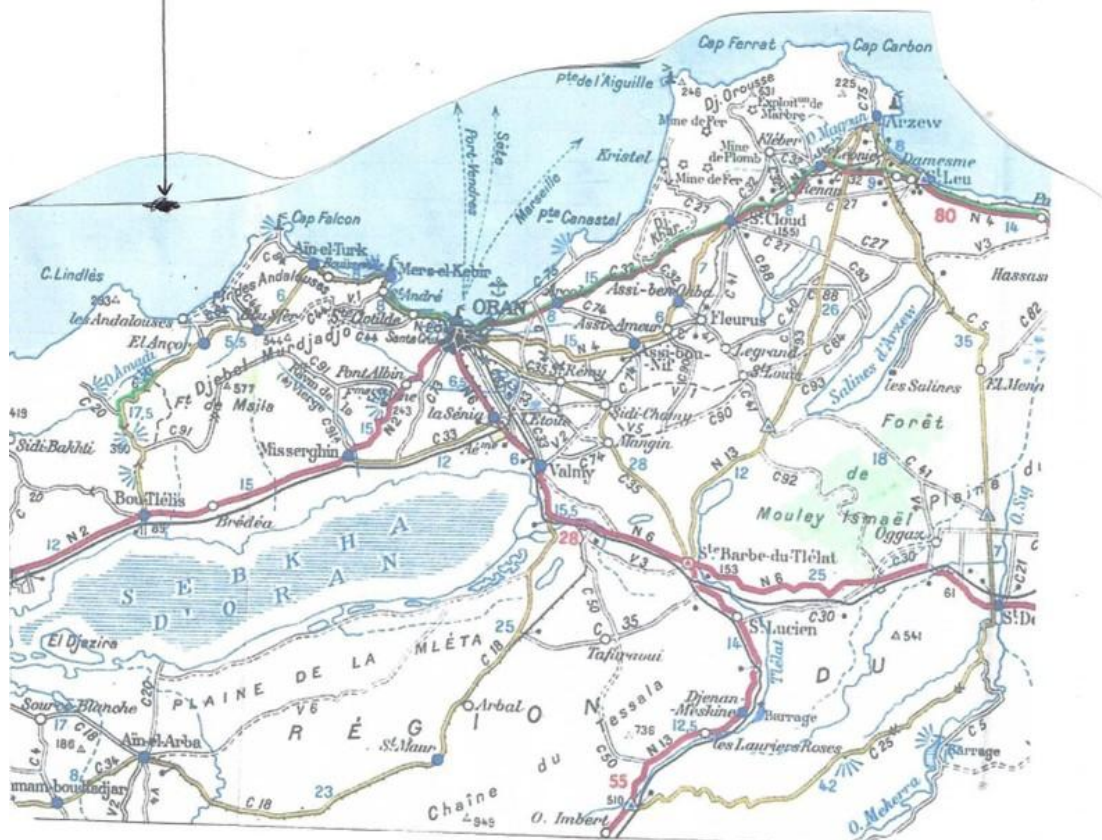
Autre texte :

Assis sur un rocher, mes crayons à la main,
Mais la tristesse au cœur, j'esquissais un dessin !
Et cette esquisse hélas ! offrait la triste image
Des pauvres naufragés jetés sur ce rivage.
Comment peindre aujourd'hui cette scène d'horreur !
Hommes, femmes, enfants !... Et ce digne Pasteur
Priant et bénissant ces frères d'infortune,
Tous comme lui voués à leur perte commune !
Mais tous à ses genoux, et le cœur en émoi,
Écoutaient sa parole au milieu de l'effroi !
Que sa voix était ferme, et combien sa présence,
De tous les naufragés ranimait l'espérance !
Quand tout à coup s'élève un affreux craquement !...
Sur le Prêtre une vague au long mugissement
Retombe avec fracas, l'entraîne au fond de l'onde,
Balayant le plancher, que son écume inonde !...
Ah ! dès lors, on perdit tout espoir de salut !
Le Prêtre était absent !... Et le danger s'accrut !
Le navire semblait s'affaïsser sous lui-même...
Mais Dieu veillait sur vous à cette heure suprême !
Était-ce vision !... Ou bien réalité !...
Le ciel apparaissait dans sa sérénité !
Le Prêtre était au ciel !... les flots dans leur abîme,
Ne pouvaient conserver cette sainte victime !

REMERCIEMENTS

Je remercie bien sincèrement tous ceux qui m'ont aidé à ne pas oublier ce qui s'est passé pas loin d'Oran la nuit du vendredi 15 décembre 1865. Et en premier lieu les différents journaux qui paraissaient en France et en Algérie . Grâce aux archives conservées, même incomplètes , il nous est possible de remonter le temps et de savoir ce qui se passait il y a plus de 150 ans en Algérie mais aussi en Métropole. A l'époque du naufrage du Borysthène, Napoléon III régnait pour quelques années encore. Cette même année, accompagné de l'Impératrice, il avait quelques mois plus tôt visité l'Algérie pour la deuxième fois, envisageant de profondes réformes qui n'aboutirent point . Le roi des Belges Léopold Ier venait de s'éteindre. Monsieur Jules Du Pré de Saint-Maur avait à peine 40 ans, ce grand colon algérien, fondateur du domaine d'Arbal qu'il occupa bien avant la création de mon petit village qui, pour l'honorer, porte son nom. Mon grand-père paternel, Auguste Victory né à Oran en 1848 que je n'ai pas connu en avait seulement dix-sept. Ses futurs beaux-parents venus d'Espagne vivaient à Tlemcen. Tous ont dû avoir connaissance de ce naufrage. Comme j'aimerais les entendre aujourd'hui ! J'ai pu constater que beaucoup des nôtres ignoraient cet épisode dramatique et si je l'ai su c'est à l'oncle Marcel que je le dois. C'est à lui que vont mes pensées. C'est à lui que je dois d'avoir connu la mer et ses dangers, mais aussi ces délicieuses parties de pêche où il me semblait plus proche par la grande considération dont j'étais alors l'objet quand j'acceptais de l'accompagner. Être autorisé à le suivre par tous les temps et sur des rochers difficilement accessibles me rendait fier et me donnait l'impression à chaque fois d'avoir franchi un palier dans l'estime qu'il me portait et dans ma vie d'homme. Ne voulant pas le décevoir j'acceptais avec une totale abnégation et beaucoup de courage de le suivre dans ses risquées et folles escapades ! C'est là que je l'ai vu sourire et même rire parfois, cet homme habituellement sérieux et grave qui inspirait le respect.

Ce drame affreux que je n'ai pourtant pas vécu, s'invite dans mes pensées à chaque fois qu'il m'est donné d'observer une mer démontée ou seulement fortement agitée. J'entends ces cris d'épouvante, je vois ces démons ailés, ces vagues en furie emporter ces pauvres malheureux au plus profond de l'abîme. Je ne peux oublier. Toutes ces recherches sur un passé relativement proche qui mettent en valeur les nobles et hautes qualités de l'homme, me permettent d'oublier la morosité et la pusillanimité de l'actualité présente. En ce temps-là, l'honneur et le courage, l'amour de son prochain, étaient encore bien présents. Certains textes lus plus haut l'illustrent parfaitement par l'émotion qu'ils suscitent et l'excellence de l'écriture.



Sur les rochers de la corniche oranaise avec l'oncle Marcel. Au loin l'île Plane.